



© Alexandre Fytrakis

CRÉATION

THAT'S THE WAY THE COOKIE CRUMBLES

ÉMILIE FRANCO

13 > 17.10

SALLE DE L'ŒIL VERT

1H

Une voix chante. Un écran s'allume, des villes se superposent : Agrigente, Liège, peut-être New York.

Entre ces lieux, une question s'agite : et si plusieurs versions de nos vies existaient simultanément?

Intriguée par l'histoire du double exil de sa grand-mère sicilienne Marianna Belmonte, Emilie Franco compose un spectacle à la croisée du théâtre, de la vidéo et de la musique live.

Nourri de recherches de terrain, ce récit auto-fictionnel tisse un lien entre mémoire intime et imaginaires contemporains à travers le Reality Shifting, cette pratique de « voyage quantique » popularisée sur TikTok majoritairement par des jeunes femmes, les shifteuses.

Elle ouvre ainsi une brèche vers une « réalité désirée », où les fictions démultiplient les possibles, et interroge notre désir de fuir le réel pour en imaginer d'autres.



© Alexandre Fytrakis

NOTE D'INTENTION

Je m'appelle Émilie Franco. Je suis comédienne, autrice et sociologue de formation. Cela fait plusieurs années, avec mon double bagage professionnel que je m'intéresse au rapport qu'entretiennent les individus à la réalité, quelles stratégies iels mettent en place pour la fuir ou s'en accommoder. Je viens d'une famille aux origines multiples. Ma mère est originaire de Taganrog (Russie), terre de tabous et d'amnésie. Mon père est d'origine sicilienne, terre de légendes et de fierté. Petite fille d'immigré-es ayant fui pour des raisons économico-politiques et ayant dû lisser leur identité pour correspondre au « pays d'accueil », on ne m'a transmis ni langue ni folklore. Je suis née à Liège, en Belgique, et j'ai grandi entourée de trois cultures prenant la forme de « spectres ». Ne me sentant proche d'aucunes je leur ai préféré la versatilité de mon identité. Après avoir collaboré en tant qu'artiste à plusieurs projets sur l'héritage de l'exil, et ressentant toujours ce même vertige face aux trous laissés dans mon histoire familiale, j'ai décidé moi-même de remonter la trace de ces personnes de ma famille qui ont quitté leur foyer dans l'espoir de trouver un « monde meilleur ». Motivée, à la genèse en tout cas, de répondre à cette question qui pourrait paraître tout à fait anodine mais que j'ai longtemps boudé : « tu viens d'où ? ». L'envie de créer « That's the Way the Cookie Crumbles » est née à la suite de mon premier voyage en Sicile en 2021. Je me suis rendue dans le sud de l'île, à Canicattì, la ville natale de ma grand-mère paternelle, Marianna Belmonte. Ville qu'elle quitta en 1954 vers la Belgique pour survivre à la misère d'après-guerre. Canicattì est située dans la province d'Agrigento, aux portes de l'Europe face à l'île de Lampedusa. À Canicattì la vie est calme, la jeunesse y est rare et souvent malheureuse. Mais pour moi, cette année là, Canicattì a l'étrange goût d'une réconciliation. Pendant mon voyage, je rencontre la famille de Marianna qui m'affirme qu'en 1954 Marianna n'aurait jamais immigré à Liège mais à New York pour vivre « le rêve américain » ! En faisant des recherches sur internet je tombe sur un registre du gouvernement américain qui répertorie toutes les personnes arrivées à Ellis Island en 1954. Et là j'y trouve le nom de Marianna

Belmonte, partie de Naples et arrivée à New York en mars 1954 au même moment où ma grand-mère prit le train pour Liège... La réalité se serait-elle dupliquée ? Marianna, 100 ans aujourd'hui et résidente d'une maison de repos à Liège, aurait-elle un alter-égo qui vivrait à New York ? Plus tôt cette année là je découvre une pratique très populaire sur TikTok : le « reality shifting ». Une méthode de voyage quantique créée par des adolescentes américaines durant le confinement qui consiste à manoeuvrer son imagination pour échapper à la réalité. En projetant leur inconscient dans un alter-égo, les shifteuses vivent momentanément dans une « réalité désirée » qui obéit à leurs propres lois. Après avoir détaillé leur alter-égo dans des scripts qu'elles s'écrivent au préalable, elles utilisent des méthodes majoritairement basées sur l'auto-hypnose et la méditation pour quitter leur CR (current reality) et voyager dans leur DR (desired reality). De retour dans leur CR, elles publient sur TikTok des comptes-rendus de leurs shifts, souvent infructueux. Je me prends de passion pour ces jeunes femmes qui se créent une réalité sur-mesure, défendant la nécessité de cette discipline ritualisée dans leur vie et le pouvoir de l'imagination. Au delà de l'aspect fascinant que revêt cette pratique et de ce que cela dit du besoin de cette jeunesse de fuir notre monde, ce qui m'a interpellé c'est ce qu'elles en disent. Elles défendent viscéralement la réalité de leur alter-égo et l'existence de ces univers parallèles dans lesquels elles shiftent. Et ce système de croyances qu'elles ont développé les rapproche, parfois inconsciemment, de la physique quantique. Le « reality shifting » rappelle la théorie des « many worlds » du physicien américain Hugh Everett qui dit que chaque fois que nous sommes face à un choix dans notre vie cela mène à la duplication des réalités (et des versions de nous-même) qui dérivent hors de notre perception sans jamais disparaître. Cette théorie est elle-même une interprétation du Paradoxe de Schrödinger, une expérience de pensée où on imagine un chat dans une boîte à la fois mort et vivant tant qu'on ouvre pas la boîte. Le « reality shifting » procède de ce même principe de simultanéité : les shifteuses défendent qu'elles peuvent être ici et ailleurs en même

temps. Pour aller plus loin dans mes recherches j'ai rencontré des shifteuses. Kat, une shifteuse américaine de 16 ans avec qui je discute régulièrement, me dit qu'elle shifte « pour avoir une vie meilleure ». Elle dit « voyager dans des réalités parallèles contribue à réduire mon angoisse d'être au monde, ça me redonne de l'espoir pour changer celui dans lequel nous sommes. » C'est précisément de cet espoir, vers la réinvention de soi-même et vers la réinvention de la réalité, dont se nourrit ce projet. Un espoir qui doit faire face ici aux obstacles que la communauté des shifteuses rencontre sur les réseaux : ceux qu'elles appellent les « anti- shifters » qui dénigrent leur pratique remettant en doute sa véracité. Alors que de leur côté certaines shifteuses témoignent de puissantes expériences physiques lors de leur pratique. Kat me confiant qu'elle a déjà pris peur dans sa DR lorsqu'elle sentit quelqu'un la secouer par les épaules... C'est la complexité que revêt le « reality shifting », mélange de joie et d'effroi, qui m'intéresse ici. Avec « That's the Way the Cookie Crumbles » nous tissons un lien entre la pratique du Reality Shifting (et l'expérience personnelle que j'en fais) et l'histoire d'exil troublante de ma grand-mère pour s'interroger sur ce qu'est une « réalité désirée » et comment nous pouvons nous en approcher. Ce projet s'inspire de recherches de terrain menées depuis 2023 (à Liège, en Sicile et à New York), de rencontres avec Marianna, avec des shifteuses et des chercheur-euses (en sociologie, en astrophysique, en philosophie). « That's the Way the Cookie Crumbles » est un spectacle théâtral multidisciplinaire dans lequel s'intègrent une création vidéo et musicale (dont les compositions originales seront jouées en live). Le texte est une fiction poreuse au réel, utilisant le réalisme magique et les tropes du road-movie. C'est une plongée avec les spectateur-ices dans une des « réalités désirées » d'Emilie, qui tente de retrouver l'alter-égo de Marianna en suivant les indices qu'elle lui laisse dans le réel, et qui finit par rencontrer son propre alter-égo : Joan, une chanteuse. La scène fait dialoguer des personnages, réels ou semi-fictifs, qui désirent opérer une rupture intime dans le cours de leur vie et qui, par une méthode à priori non-spectaculaire, détachées un instant de tous liens virtuels, tentent de se réinventer dans leur réalité désirée. Et si le fait d'envisager que nous vivions à l'intérieur d'un multivers, contenant des mondes où se trouvent nos alter-égos, nous aidait à relativiser notre perspective du monde actuel, le rendant un peu moins « sans-issue » ?



© Alexandre Fytrakis

ÉMILIE FRANCO



Née en 1989 à Liège (Belgique) Emilie Franco se forme dès l'enfance au Conservatoire de musique de Dinant en chant. Diplômée d'un master en Sociologie à l'Université Libre de Bruxelles, elle se passionne pour les recherches sur les questions de migration et de santé ainsi que pour l'observation participante. C'est la veille d'introduire son dossier d'inscription en thèse, qui l'aurait amenée à suivre une voie académique toute tracée, qu'elle

décide de changer de vie et entre au Conservatoire de Mons section Art dramatique en 2014. Là elle rencontre des artistes (Aurore Fattier, Raven Ruëll, Frederic Dussenne, Antoine Laubin,...) qui aiguïssent son envie de poursuivre cette voie. À sa sortie du Conservatoire en 2018 elle reçoit le Prix Playright pour son travail de fin d'étude : R.A.S, une adaptation performative d'Hamlet pour quatre acteur.ices (plongé.es dans une installation plastique et acousmatique d'un effondrement) présentée à la Maison Folie - M.A.R.S., au Conservatoire d'Avignon, (...) qui se poursuivra par des laboratoires de recherche sur la performance. La même année au Festival Théâtres Nomades elle monte MEMENTO/Les Anges de et avec Quentin Chaveriat, duo entre un danseur de butō et un cracheur de feu, sur la possibilité des rencontres surnaturelles. Entre 2019 et 2025, elle travaille comme comédienne et chanteuse dans des productions théâtrales internationales : LE PRÉSENT QUI DÉBORDE de Christiane Jatahy, PATUA NOU de Dominique Roodthoof (Le Corridor Cie), NOSZTALGIA EXPRESS de Marc Lainé. Mais aussi dans des projets performatifs dont GYMNASSE du chorégraphe Baptiste Conte ; et au cinéma avec Leos Carax (ANNETTE), Gregory Carnoli (MA GUEULE), Alain Brunard (E-LEGAL), Olga Mathey (J'AI ENVISAGÉ LA NAUSÉE), Georges Vanev (LE BUFFLE DU HAINAUT)... Elle participe à des laboratoires professionnels de théâtre avec Aurore Fattier (MARATHON FEYDEAU), Still Life Cie ; de danse avec Les gens d'Uterpan, Brenda Boote Bidal ; de jeu face caméra avec Laurent Micheli, Cédric Bourgeois, Vincent Menjou Cortes,... d'animation à l'Atelier Graphoui et de création vidéo avec l'ATPS. Depuis 2021 elle développe une pratique de scénariste en co-écriture sur deux projets de cinéma de genre : ROLLMOPS une mini-série de comédie fantastique basée sur des rencontres avec des personnes FINTA et leur rapport au militantisme et BLACK MOON TANGO un long métrage de comédie horrifique autour de la figure de la lycanthrope en co-écriture avec le réalisateur Georges Vanev (Prix Screen.Brussels BRIFF). En parallèle, elle poursuit un travail d'écriture et de composition musicale (dans un répertoire blues/soul), accompagnée en 2024 par le musicien Shana MPunga. THAT'S THE WAY THE COOKIE CRUMBLES, projet multidisciplinaire mêlant théâtre, musique et vidéo, sera créé à l'automne 2026 au Théâtre de Liège.

ENTRETIEN EMILIE FRANCO

Comment en êtes-vous venu à relier, dans *That's the Way the Cookie Crumbles*, le parcours migratoire de votre grand-mère sicilienne dans les années 1950 et la pratique contemporaine du *reality shifting*, cette forme de fuite vers des vies imaginaires ?

Quand je suis partie à la rencontre de la famille de Marianna, ma grand-mère, que je ne connaissais pas puisque contrairement à elle, ils sont presque tous restés en Sicile, ils m'ont tous dit combien je lui ressemblais. On me parlait beaucoup de mon sourire, on me disait que c'était le même que le sien. On me disait aussi que j'avais la même démarche qu'elle ; je trouvais ça étrange, c'était plus que des caractéristiques physiques, il y avait des ressemblances dans l'attitude. Je trouvais ça touchant, cette filiation entre une petite-fille et sa grand-mère, mais je n'avais pas pour autant l'intention d'en faire un spectacle... Le tournant est arrivé lorsque l'un de ses frères de 95 ans m'a raconté cette histoire étrange : en 1954 ma grand-mère n'aurait jamais immigré à Liège, mais bien à New York. Alors, j'ai effectué des recherches, et je suis tombée sur un registre officiel du gouvernement américain qui répertorie toutes les personnes arrivées à Ellis Island – la porte d'entrée de la migration aux États-Unis au XX^e siècle. Et là, j'ai retrouvé le nom et le prénom de ma grand-mère. C'était comme la preuve qu'elle avait un véritable alter-ego. Si on est rationnel, on se dit que c'est simplement un homonyme, comme il en existe tant, mais c'était troublant de penser que cette personne était arrivée aux États-Unis la même année où ma-grand-mère est arrivée en Belgique. Je trouvais cela fascinant. Est-ce que l'on vit deux (ou plusieurs) vies ? Parce que ma grand-mère voulait vraiment, jeune, immigrer aux États-Unis... C'était fascinant de s'imaginer qu'une autre personne vivait peut-être une vie qu'elle désirait... Ensuite, plus au moins à la même période, j'ai découvert cette méthode du *reality shifting*. C'est quelque chose qui m'a tout de suite parlé ; je pense que cela arrive à beaucoup de personnes de se sentir dépassé par le monde dans lequel on vit, de ressentir de grands moments de vertige face à l'impossibilité d'en sortir. Cette fuite du réel m'intéressait ; nous le faisons un peu tous, à notre manière ; par l'art, la fête, l'alcool parfois... Et, à la période où je cherchais moi-même à assouvir ce besoin de fuir, je suis tombée sur cette méthode du *reality shifting* ; j'ai lu beaucoup de témoignage de *shifteuses* (ce sont très souvent des femmes) qui croyaient dur comme fer que leur alter ego existaient, que la réalité désirée qu'elles imaginaient existaient réellement. Après tout c'est un peu ce que nous faisons aussi au théâtre, lorsque nous créons des fictions, jouons des personnages.

L'histoire votre grand-mère est avant tout une histoire d'exil ; quels sont les liens que vous tissez entre l'exil et le *reality shifting* ?

Quand j'ai essayé le *reality shifting*, j'ai vu que cela me procurait beaucoup d'espoir. Je me suis dit, même si mon corps ne peut s'échapper de la réalité dans laquelle je vis, à travers cette méthode, je pouvais alors m'ouvrir des portes de sortie. En pensant à l'ailleurs, je puisais de l'espoir que je reportais sur ma vie de tous les jours. Et cette sensation était très proche de celle que décrit ma grand-mère, lorsqu'elle a quitté sa Sicile natale, où elle a dû se réinventer, inventer une nouvelle manière de vivre.

J'y vois de nombreuses similitudes. Alors, c'est sûr qu'il y a des différences. L'aspect politique, notamment, qui n'est pas du tout le même entre l'exil et le *reality shifting*. Sociologiquement, ce sont des profils très différents selon qu'on pratique le *reality shifting* ou que l'on emprunte un chemin d'exil : ma grand-mère est partie pour fuir la misère de l'après-guerre, tandis que le *reality shifting* est surtout une pratique adolescente, d'un milieu souvent relativement privilégié. L'expérience physique aussi n'est pas du tout la même : le *reality shifting* se pratique depuis sa chambre à coucher en explorant des mondes différents par la force de l'imagination, tandis que vivre l'exil dans sa chair peut laisser toutes sortes de cicatrices.

N'y-a-t-il pas aussi une notion d'empêchement ? L'exil est souvent lié à un empêchement que l'on ressent dans son pays, une manière de passer par-delà l'empêchement ; n'est-ce pas cela aussi le *reality shifting*. Vous parlez d'une pratique surtout féminine, dans un monde où les filles sont plus « empêchées » que les garçons...

Oui, tout à fait. Puis, c'est une pratique aussi adolescente, qui correspond à une période de grand bouleversement physique et psychique, où l'on devrait toutes avoir une multitude de futurs possibles mais où on commence à se rendre compte qu'on subit beaucoup de contraintes. Pour moi, c'était une période difficile, dont je n'ai pu sortir que par les études. C'est d'ailleurs comme cela qu'est arrivé le chant – qui a toujours pour moi été un refuge – dans la construction du spectacle. J'ai l'envie de travailler ce médium, et dans la construction de mon propre alter-ego cela me semblait essentiel d'y inscrire cet aspect. C'est un personnage qui me suit depuis de nombreuses années. Le personnage de Joan est inspiré de mon rapport au monde, mais ce n'est pas moi pour autant. J'ai vraiment envie de construire une auto-fiction.

La musique arrive dans votre spectacle par l'entremise de votre propre alter-ego Joan, chanteuse en devenir à New-York ; il y a un aspect assez symbolique...

Oui, tout à fait. La musique peut être pensée comme une destination, une forme d'accomplissement. Ma grand-mère a toujours eu un rapport complexe à la musique, cela revient souvent lors de nos longues conversations. La musique était très importante dans sa famille ; lors des repas familiaux, ils chantaient souvent ensemble, mais ma grand-mère était toujours à l'écart, parce qu'elle aidait à la préparation du repas, aux tâches ménagères... Il y a toujours eu, je pense, une frustration chez ma grand-mère à l'égard de la musique, alors que chez moi, cela fait partie intégrante de mon identité ; ça a toujours été un refuge... C'est cela qui m'intéresse, cette « contradiction ». Alors que j'ai baigné dans la musique très tôt, c'est pour ma grand-mère quelque chose de... presque avec un goût amer... C'est cela avant tout qui m'a inspiré le personnage de Joan. Ce qui m'intéresse, en réalité, avec les alter-egos, c'est de savoir qui nous serions dans un environnement complètement différent. Cela me fait penser que pour écrire les chansons du spectacle, je me suis replongée dans mes carnets d'adolescente, les carnets où j'écrivais mes premières chansons. Et je me suis dit, c'est fou, comme j'étais en colère (Peut être ça, ça n'a pas beaucoup changé ahah...). Et je crois que Joan, précisément, c'est un personnage qui m'intéresse à faire naître dans cette histoire parce qu'elle a un rapport à la colère qui s'exprime de manière très différente du mien. Les chansons parleront de son rapport au monde, de sa nécessité d'y trouver sa place, d'y trouver sa communauté, de laisser éclater ou d'apaiser cette colère, de se réconcilier avec soi-même et avec l'univers qui l'entoure...

Il y a donc aussi quelque chose liée à l'empêchement chez votre grand-mère...

Oui, quelque chose de l'ordre de l'effacement de soi...C'est une forme de négation, en fait. Dans sa famille, dans cette culture à cette époque, il était difficile de s'imaginer être autre chose que la femme de quelqu'un. Il y avait un carcan très fort, duquel il était quasiment impossible de s'extirper... Alors quand elle me parle de ses rêves d'aller en Amérique, c'est pour moi l'affirmation de son désir de liberté. Dans les années 50, les États-Unis représentaient pour beaucoup la liberté ; on voulait vivre le rêve américain... devenir quelqu'un à partir de rien... Je n'ai appris que très récemment qu'elle aurait eu réellement la possibilité d'immigré aux États-Unis ; une partie de sa famille avait immigré là-bas dans les années 50. C'est fou de se dire qu'elle aurait pu être une personne totalement différente... En discutant avec elle, elle m'a dit cette phrase qui m'a profondément marquée : « Si je devais partir en Amérique maintenant, je prendrais un aller sans retour. » Qu'est-ce que ça dit sur elle? Sur ce qu'elle voulait quand elle était plus jeune? Sur ce qu'elle désire encore maintenant, à 100 ans? C'est fascinant comme phrase... Dire ça entre le plat et le dessert, à 100 ans... Comme si de rien n'était... Ma grand-mère ne dit jamais les choses frontalement, cela se fait toujours par petites touches...elle distille des indices...

On ressent beaucoup de mystères autour de votre grand-mère... une histoire faite des trous... Est-ce la fiction qui viendra les remplir ?

C'est amusant parce qu'au tout début du processus, j'étais plutôt angoissée face à tous ces secrets, tous ces trous... En tant qu'artiste, j'avais tout de suite l'envie d'écrire une fiction pour les remplir, quitte à modifier l'histoire, mais ensuite, j'ai eu l'impression de trahir son récit... Ça ne me convenait pas, et en réfléchissant, je trouvais alors plus intéressant de laisser du silence...par exemple L'homonyme de ma grand-mère, je cherche à la retrouver pour discuter avec elle... mais à l'heure actuelle, je ne sais même pas si elle est toujours en vie... Si elle voudra bien me parler... Je me suis rendu compte que j'aimais laisser des choses sans réponses, sans y répondre par la fiction. C'est aussi un spectacle sur la mémoire, et ma grand-mère avec son âge (même si elle est en parfaite santé) elle peut avoir la mémoire qui défaille par moment... Je trouvais important de garder cela... La fiction arrive plutôt par le biais de Joan, mon alter-ego, où là j'ai l'impression de contrôler les choses, d'y être autorisée ; avec ma grand-mère je n'ai pas envie de trahir son récit. D'ailleurs, ce qui m'a aussi beaucoup passionnée, c'est la manière dont ma grand-mère se présente. Comment se présenter à 100 ans ? C'est toujours très intéressant d'entendre les gens se présenter, se raconter eux-mêmes. Il y a beaucoup de chose qu'on édulcore... Elle ne met pas en avant des choses que je trouve pourtant passionnantes. La manière dont elle présente son exil m'intéresse plus que de savoir si tous les détails sont vrais. Comme le *reality shifting* m'a intéressé parce que toute ces filles y croyaient. Et ça, peu importe que ce soit vrai ou pas.

Votre spectacle semble aussi amorcer une réflexion sur la fiction... Sur ce que la fiction – quelle qu'elle soit – dit de nous... Sur notre besoin de se raconter encore et toujours des histoires...

C'est ce que je disais sur la présentation que nous faisons de nous-mêmes. Et sur pourquoi je ne voulais pas tant combler les trous de l'histoire de ma grand-mère qu'elle m'a transmise. Comment on parle de nous-même ? : C'est un processus qui m'intéresse beaucoup. C'est pour ça notamment que le synopsis ressemble un peu à une note d'intention, où je raconte ce qu'il est vraiment advenu dans le réel. C'est très important pour moi de dire d'où je suis partie, comment j'en suis arrivée là. Et puis après, je peux bifurquer... Brouiller les frontières entre la fiction et le réel. Ce qui me semble essentiel aujourd'hui, c'est de suggérer qu'il est possible d'imaginer quelque chose ailleurs, et que cet ailleurs existe réellement, par la seule force de notre imaginaire. Que nous ne sommes pas coincés ici, que nous ne sommes pas obligés de faire avec ce qui est.

C'est là l'idée que les histoires sont performatives ? Qu'elles produisent des effets concrets ?

J'en suis persuadé. Les histoires que l'on raconte – même au-delà du théâtre – ont des effets dans le réel. Ce qui est formidable avec les histoires, c'est qu'elles produisent des effets parfois infimes, mais salvateurs. Quand on rentre chez soi, qu'on a eu une journée compliquée, et qu'on prend un livre, qu'on regarde un film, qui vont nous procurer de la joie. Elles ont donc toujours une valeur performative. Par exemple, moi je suis une très grande fan de films d'horreur. J'en regarde énormément depuis que je suis enfant. C'est le genre cinématographique que je préfère. Et ça me plaît, parce que ça a un effet physiquement sur mon corps. C'est-à-dire que quand j'ai peur, j'ai vraiment peur ! J'ai mon ventre qui se sert. Comme quand tu regardes un mélo et que tu te mets à pleurer... Il y a un effet physique. Donc finalement, tu crois à une histoire, qui a un effet sur ton corps, qui a un effet sur ce que tu vis, et donc un effet sur le réel. Plus largement, à partir du moment où les fictions ouvrent nos imaginaires sur les possibilités d'un changement, d'un changement de paradigme social, un changement dans notre rapport à nous-mêmes, à notre famille, au monde... elles peuvent avoir des effets concrets. Construire une fiction, c'est comme planter une graine. Ensuite, c'est certain que ce qui compte, ce qu'on en fera. Ce qu'on en fera dans le réel, c'est-à-dire les actions qui vont en découler. Parce que pour qu'il y ait un changement, il faut plus qu'une histoire ; mais cela débute forcément par une histoire.

Si l'histoire est convaincante, dans le sens où elle nous touche à un endroit intime, où l'on se reconnaît, si elle nous déplace, alors je crois qu'elle aura des effets concrets dans le réel. Et je crois d'ailleurs que c'est pour cela qu'il faut partir du réel pour écrire la fiction – que je pars du réel. C'est en partant du réel, quitte, comme je le disais, à bifurquer, à s'engager dans l'autofiction, à brouiller les pistes, que l'on peut toucher plus profondément les gens. J'ai besoin d'un rapport concret au monde, même à travers la fiction. C'est ce que j'essaie de faire avec mon spectacle : laisser plus de place à l'observation du réel (et de ce qu'il contient de magique) qu'à l'extrapolation qu'on en fait par la fiction.

Parce qu'il s'agit aussi d'une grande enquête finalement...

Oui, tout à fait. C'est le cœur de projet. Une enquête sur les mondes possibles, les vies possibles, à travers l'histoire de ma grand-mère. C'est pour ça que je parlais des non-dits, de ce qui est caché... de la manière dont on recrée du document d'un point de vue de chercheuse...

Il y a même une double enquête : celle du réel avec votre grand-mère, et celle de la fiction avec votre alter-ego Joan.

Oui, c'est vrai, c'est un peu cela. Je n'y avais pas pensé. Et puis ce qui me plaît, c'est le processus, de documenter le chemin de mes recherches... C'est là toujours le point de départ de ma démarche, m'inspirer du réel et en faire un document dans lequel vient s'immiscer la fiction. Créer un espace liminal, comme le dit Marianna, *entre ce que l'on voit et ce que l'on devine*.

THAT'S THE WAY THE COOKIE CRUMBLES / ÉMILIE FRANCO

Conception, écriture, performance Émilie Franco

Composition musicale, musique live Aurélie Mestres (aka Louise Roam)

Scénographie & chorégraphie des images, performance Gaëtan Rusquet

Création sonore Pierre-Alexandre Lampert

Création lumière Florian Leduc

Régie son Xavier Dedecker

Régisseurs Théâtre de Liège Coralie Denooz, Mehdi Igout, Johann Spitz, Benjamin Devillers, Antoine Polain

Collaboration dramaturgique Lucille Calmel, Arnaud Timmermans

Conseil au jeu et regard extérieur Salvatore Calcagno

Regard chorégraphique Baptiste Conte

Coaching vocal Muriel Legrand

Costumes Clothilde Arzoumanian-Charron

Maquillage Lila Vander Elst

Copyright photos Alexandre Fytrakis

Collaboration technique Raphaël Barani, Maxence Obein

Création vidéo clip Yannick Mizero Black (réalisation), Jonathan Da Silva (chef op), Camran Nassiri (steadicam), Lucas Marbach (assistant caméra), Florian Dussart (chef déco assisté de Charlène Nicaise)

Stagiaire à la mise en scène Isée Rocaboy

Collaborations (résidence de recherche) Julia Huet Alberola (dramaturgie), Lisa Sallustio & Adrien Heylen & Pierre-Nicolas Blandin aka Bibou (tournage Marianna Liège)

Avec les présences de Marianna Belmonte, Kat (Xoxoshifty), Jess (Jess.shifting), Winona (Winowolf), Aly (poets. but.dead), Yapper.exe, Yuly.sm, Iamspirituel, Mélanie Riddle (brojustletmeshift)

Administration/production Mathilde Brasseur (Bloody Sunset asbl)

Coordination production/diffusion Tristan Barani (Bloody Sunset asbl)

Construction décors Ateliers du Théâtre de Liège

Production Théâtre de Liège, DC&J Création

Coproduction Bloody Sunset asbl, La Pop (Paris), Atelier 210 et Le Rideau (Bruxelles), Mars - Mons arts de la scène, Lieu Multiple et META CDN de Poitiers Nouvelle-Aquitaine, Airfono, ERT Fondazione (Bologna)

Soutiens le CORRIDOR, la Maison Poème, Théâtre National Wallonie-Bruxelles, le Centre Wallonie Bruxelles, le 3 bis f - Centre d'arts contemporains Aix en Provence, la Chartreuse - Centre national des écritures du spectacle, (e)utopia - Armel Roussel, Mairie de Paris - Création musicale, Tax Shelter du Gouvernement fédéral belge, Inver Tax Shelter, Wallonie-Bruxelles International, COCOF.

Aide Fédération Wallonie-Bruxelles / Service Théâtre et SADC Beaumarchais

Remerciements La Famille Messana (Conchettina, Pino, Pina, Gina, Melina), la Famille Franco, Gérald Kurdian, Benoît Ausloos, Noémie Vanheste, Matthieu Goeury & Fernand Van Bever (Les Halles de Schaerbeek), Charlène Nicaise et les Ateliers Tartar, Serge Rangoni, Audrey Brooking, Jonathan Thonon, Charlie Mouget, Sami El Hage, Caroline Gonce, Philippe Couture, Corina Sabbas, Nicole & Jean Louis Barani, Olivier & Garlone Jadoul Andremont, Vera Martynov, Marco Martiniello, Yaël Nazé, Sarah Roman, Patrick Treguer, Héloïse Morel, M. Croissant, Jonathan des Old Masters, la team Héméra films, Christophe Flémal, et Manu, Elise, Jimmy, Luisa, Loïck, Emy, Lina, Kevin, Marjorie, Eddy, Lolo, Christine, Mymy et toute l'équipe technique et tout le personnel du Théâtre de Liège.

Ce projet a bénéficié d'une résidence artistique soutenue par la plateforme PROSPERO NEW, cofinancée par le programme Europe Créative de l'Union européenne.





THÉÂTRE
DE LIÈGE

TÉLÉCHARGEZ L'APPLICATION DU THÉÂTRE DE LIÈGE !

ELLE PERMET DE :

- découvrir la programmation complète du Théâtre
- réserver rapidement les tickets de spectacle
- centraliser les billets, l'agenda théâtral et les coups de cœurs
- bénéficier du contenu additionnel et des offres exclusives
- réduire au maximum les impressions des tickets, dans un souci écologique



Disponible sur
App Store



Disponible sur
Google Play



Avec le soutien du **Club des Entreprises Partenaires**

ONT ACQUIS DES SIÈGES DANS LA SALLE DE LA GRANDE MAIN

ACCENT LANGUAGES · AMPLO · ASSAR ARCHITECTS · BANQUE TRIODOS · DÉFENSO AVOCATS
FREMEN GEO · JOLY SA · BLOOMA HOTEL LIEGE CITY CENTRE · MNEMA, LA CITÉ MIROIR
UNIVERSITÉ DE LIÈGE · VITRERIE DUCHAINE

SUIVEZ-NOUS SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX



THEATREDELIEGE.BE

